

Forestier hochement soucieusement la tête.

—Ainsi, dit-il, je dois rien savoir et je ne saurai rien !

—N'insistez pas, répliqua-t-elle presque durement et tâchez d'être patient ; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyons, êtes-vous donc si à plaindre ! Comment, je vais travailler à votre fortune et vous n'êtes pas content ! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable ! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire ? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.

Forestier courba la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre ; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.

—Donc, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance en la promesse que je vous ai faite.

Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.

Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de refouler en lui-même ses sentiments de révolte. Ah ! décidément, elle était très habile et très forte, cette femme ; il devinait chez elle un égoïsme égal au sien et une conscience aussi peu scrupuleuse que la sienne. Et cela, c'était une force.

—Soit ! dit-il avec aigreur, je serai patient, mais en attendant ces belles espérances que vous faites luire à mes yeux, il faut que je vive.

—Il y a huit jours, je vous ai donné cinq cents francs.

—Voilà ce qu'il en reste, répondit-il, sortant de sa poche une pièce de deux francs et quelques sous.

—Comment ! vous avez tout dépensé ?

—On ne voyage pas pour rien.

—Combien voulez-vous ?

—Cinq cents francs.

La marchande à la toilette eut un haut-le-corps.

—Vous êtes fou ! s'exclama-t-elle.

—Si vous voulez, mais il me faut cinq cents francs. Vous gagnez beaucoup d'argent, vous êtes riche, et puis... je suis votre associé.

—Et si je vous refuse ce que vous me demandez ?

—Vous ne le ferez pas, d'abord parce que vous ne pouvez pas me laisser dans la détresse et ensuite parce que je pourrais faire à certaines personnes des révélations qui ne vous seraient pas agréables.

La marchande à la toilette blémit, mais elle aussi dut refouler sa colère.

—Vous me mettez le couteau sur la gorge, dit-elle.

—Dame, puisqu'il le faut.

Elle ouvrit son secrétaire, dans lequel Forestier plongea son regard, pendant qu'elle y prenait cinq billets de cent francs.

—Tenez, voilà, dit-elle.

—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retournant brusquement :

—Oh ! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.

Et il sortit.

—Quel misérable ! murmura la marchande à la toilette ; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme ! Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement ? à moins de renoncer !...

Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.

—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oui, il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire ? Ce qu'il peut faire ?... Ah ! il le sait bien le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh ! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent ; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître chanteur.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une pension de mille francs par mois à un repris de justice !

Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.

—Il faut que je me débarrasse de ce scélérat, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment ?

* *

Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grandes enjambées, il se disait :

« Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge. »

XI.—DUO D'AMOUR

Georgette avait encore attendu celui qu'elle aimait plus qu'elle n'osait se l'avouer à elle-même ; elle l'avait attendu l'âme angoissée, cherchant toujours à l'excuser, ne voulant pas le condamner sans l'avoir entendu. Et Paul n'était pas venu.

A présent, elle ne l'attendait plus et n'espérait plus le revoir.

Il avait compris qu'elle ne pouvait pas être sa femme, il devait ne plus la revoir, ne plus penser à elle.

Donc c'était fini, bien fini, Paul ne reviendrait plus à Monthéry.

Il avait été trop beau son rêve d'un instant, son doux rêve de bonheur.

Et l'on était venu lui parler d'une grande fortune dont on l'avait dé-

pouillée et qu'on voulait lui faire rendre. La fortune, la richesse, quand elle voyait l'effondrement de toutes ses espérances ! Amère dérision !

Elle ne pleurait plus autant, la pauvre Georgette ; on aurait dit que chez elle la source des larmes se tarissait ; mais si elle pleurait moins, parce qu'elle se contenait, ses souffrances n'en étaient que plus cruelles.

La clarté de ses grands yeux noirs s'était éteinte : le gai sourire ne se montrait plus sur ses lèvres ; la frieuse jeune fille d'autrefois n'existait plus ; Georgette n'était plus Georgette.

Mélancolique, n'ayant plus de goût à rien, elle allait et venait un peu automatiquement, comme lassée, trouvant de plus en plus lourd le fardeau de la vie. On pouvait la croire atteinte d'une de ces maladies de langueur qui, lentement, accomplissent leur œuvre fatale et font ouvrir une tombe où disparaissent en même temps la jeunesse, la grâce et la beauté.

Le patron du "Faisan doré" et Clarisse, sa servante, ne s'apercevaient de rien, ou plutôt ils ne voulaient rien voir ; peut-être se réjouissaient-ils de ce mal étrange, inconnu, qui minait la jeune fille, la faisait dépérir à vue d'œil et, sans doute, menaçait sa vie.

Evidemment, Georgette gênait Clarisse dans ses vues ambitieuses, et elle sentait que tant que la jeune fille serait là elle n'obtiendrait pas de Célestin Reboal un testament en sa faveur, qu'elle voulait lui arracher par la persuasion ou tout autre moyen.

Si, mal conseillée par son désespoir, Georgette n'avait pas eu ses bons amis Delmas, que serait-elle devenue ? On peut se demander en frissonnant si, profondément découragée, voyant l'avenir tout en noir, sans aucune lueur d'espérance, dégoûtée de la vie comme elle l'était, elle n'aurait pas pris la funeste résolution de mettre fin à ses jours.

Il est des suicides qui n'ont qu'une cause futile, Georgette aurait pu donner bien des raisons que nous connaissons pour justifier le sien.

Heureusement, si endolorie que fût son âme, celle-ci résistait à certaines défaillances.

D'ai leurs, M. Delmas, et Mme Delmas surtout, exhortaient Georgette à la patience, à la résignation ; ils ne faisaient pas de sermons, ils parlaient au nom de leur amitié pour la jeune fille, de l'intérêt qu'ils lui portaient ; c'étaient des paroles de cœur qu'ils faisaient entendre. Ils ne parvenaient pas à consoler l'affligée, mais en lui parlant de sa jeunesse, de jours meilleurs, de tout ce qu'elle avait le droit d'espérer et d'attendre de l'avenir, ils relevaient son courage abattu, tranquillisaient son esprit révolté, adoucissaient l'amertume de ses pensées et apportaient l'apaisement dans sa pauvre âme tourmentée.

Si ce baume versé dans le cœur de Georgette ne le guérissait pas, il était du moins un soulagement. De fait, il semblait à la jeune fille qu'elle souffrait moins, qu'elle n'était plus aussi désespérée quand elle se trouvait auprès de ces braves gens qui l'aimaient sincèrement et lui parlaient avec douceur, avec bonté, comme si elle eût été leur fille.

Mais ce n'était là qu'une éclaircie dans son ciel noir chargé d'orages. A peine revenue chez son père adoptif, elle retombait dans la réalité de sa douloureuse existence, c'est-à-dire dans le découragement, les désespérances, les écœurements.

Etant donnée la situation dans laquelle se trouvait Georgette, nature ardente et passionnée douée d'une grande sensibilité et ayant toutes les délicatesses du cœur, on comprend quel ravage devait faire en elle son amour qu'elle avait donné sans réserve et qu'elle croyait méconnu, dédaigné.

Une après-midi, vers deux heures, c'était un lundi, — Georgette descendit de sa chambre, prête à sortir.

—Où vas-tu ? lui demanda Reboal d'un ton rude.

—Chez M. Delmas, répondit-elle.

—Alors, c'est différent, va.

L'aubergiste tenait à ménager le secrétaire de la mairie, qui déjà lui avait rendu quelques services.

Georgette avait bien l'intention de faire une visite à Mme Delmas, mais à moitié chemin elle changea d'idée. Elle éprouvait le besoin d'être seule et de raviver la blessure de son cœur en se plongeant dans l'amertume de ses pensées.

Quittant brusquement la rue, elle s'engagea dans une ruelle qui la conduisit hors de la ville. Instinctivement, ou plutôt inconsciemment, elle prit un sentier et fut toute surprise lorsqu'elle arriva au bord de la rivière, à l'endroit où, pour la première fois, elle avait rencontré Paul Lebrun.

Elle s'arrêta. Un long soupir s'échappa de sa poitrine et des larmes roulèrent dans ses yeux.

C'était là près de cette touffe d'osiers verts, qu'elle s'était assise entre les deux enfants ; un peu plus loin elle reconnaissait la place où l'artiste avait installé son chevalet.

Comme ce jour-là, le temps était superbe, la température tiède, et le soleil jetait des tons cuivrés sur le paysage et les feuilles des saules déjà jaunies. Mais on était en octobre, les oiseaux ne chantaient plus, et elle... oh ! elle, elle avait la tristesse dans l'âme et des sanglots dans la poitrine.

Elle s'assit et d'un œil morne elle regarda couler l'eau où, de temps à autre, apparaissaient quelques ablettes.

Il lui était pénible de se trouver à cet endroit qui lui rappelait son bonheur évanoui ; et cependant il lui semblait qu'elle serait heureuse d'y rester toujours et d'y mourir.

Comme elle comprenait bien, à ce moment, le désespoir de ces pauvres filles qui ne peuvent survivre à la perte de leurs premières illusions !

Georgette était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle n'avait pas entendu le train venant de Paris s'arrêter à la gare, puis reprendre sa marche, laissant derrière lui un long panache de fumée.

Plusieurs personnes étaient descendues du train, entre autres Paul Lebrun, qui, enfin, allait revoir sa bien-aimée Georgette.

Au lieu de monter dans la voiture de Monthéry, comme il le faisait d'ha-